Transatlantica
Revue d'études américaines. American Studies Journal

1 | 2009
Homage to Michel Fabre

Relire William Julius Wilson. Repenser l'articulation entre « race » et classe

Hélène Le Dantec-Lowry

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/transatlantica/4370
DOI : 10.4000/transatlantica.4370
ISSN : 1765-2766

Éditeur
Association française d'Etudes Américaines (AFEA)

Référence électronique
Hélène Le Dantec-Lowry, « Relire William Julius Wilson. Repenser l'articulation entre « race » et classe », *Transatlantica* [En ligne], 1 | 2009, mis en ligne le 03 juillet 2009, consulté le 16 septembre 2021. URL : http://journals.openedition.org/transatlantica/4370 ; DOI : https://doi.org/10.4000/transatlantica.4370

Ce document a été généré automatiquement le 16 septembre 2021.

Transatlantica – Revue d'études américaines est mise à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Relire William Julius Wilson. Repenser l'articulation entre « race »[1] et classe

Hélène Le Dantec-Lowry

> ...le texte et le lecteur s'entremêlent, créant d'autres niveaux de sens, de sorte que, chaque fois que nous obtenons du texte qu'il nous cède quelque chose que nous ingérons, une autre chose naît simultanément en dessous, que nous n'avons pas encore saisie. C'est pourquoi – [...] – aucune lecture ne peut être jamais définitive
> (Alberto Manguel, 1998 : 210)

1 Par cette phrase, tirée de son essai intitulé *Une histoire de la lecture*, Alberto Manguel exprime bien l'idée que toute lecture évolue au fil du temps et des relectures. Chaque chercheur lit – et relit – bien sûr un ouvrage en fonction de ses intérêts particuliers, de sa connaissance du sujet abordé à un moment donné et dans une logique de recherche qui lui est propre. Ainsi, ma lecture de *The Declining Significance of Race* William Julius Wilson doit être interprétée à l'aune de mon travail en histoire africaine-américaine, tout particulièrement en historiographie, et notamment à propos du discours sur la famille noire aux Etats-Unis[2]. Cela étant, pour de nombreux chercheurs – sociologues, historiens, ethnologues et toute personne intéressée par le champ des études africaines-américaines et celui des études urbaines – l'ouvrage de Wilson est un ouvrage-clé qui a infléchi la recherche et l'écriture sur les Noirs et sur les villes aux Etats-Unis. Il a réintroduit la dimension de classe dans un débat souvent stérile entre une approche sur les déficiences culturelles des habitants des ghettos ou, au contraire, une autre sur la résilience de leurs valeurs et de leurs pratiques dans une situation difficile, approches divergentes selon que l'on était conservateur ou *liberal*[3]. Il a également conduit dans les années suivant sa publication à un débat riche et souvent fécond à propos de l'articulation entre les notions de classe et de race, des concepts du ghetto ou de la pauvreté ou bien encore concernant les politiques envers les Noirs.

2 *The Declining Significance of Race* d'abord paru en 1978 puis réédité en 1980[4], de même qu'un autre livre de Wilson, *The Truly Disadvantaged. The Inner City, the Underclass, and Public Policy* (1987), eurent tous deux une influence certaine. Je m'intéresserai principalement ici au premier de ces ouvrages publié voici trente ans mais citerai d'autres études de Wilson et surtout celle de 1987 car l'auteur y reprend ses conclusions de 1980 pour les réévaluer presque dix ans plus tard. La préface de *The Truly Disadvantaged* est d'ailleurs en quelque sorte un bilan à l'éclairage du débat de la décennie précédente. Bien évidemment, en trente ans la vision sur les Noirs a grandement évolué et certains aspects de *The Declining Significance of Race* ont été depuis repensés, réévalués et souvent remis en question. Il faut bien sûr en tenir compte. Toutefois, cet ouvrage semble encore aujourd'hui pertinent en raison de certaines des questions qu'il posait alors et qui ne sont toujours pas résolues ou font encore débat. Je propose d'examiner tout d'abord l'apport du livre de Wilson au débat sur la famille noire avant d'examiner les problèmes associés à sa définition du ghetto noir et à son utilisation du concept de l'*underclass* et de poser également la question de l'articulation entre race et classe.

3 La famille africaine-américaine : des approches « culturalistes » à l'articulation entre race et classe

4 Dans *The Truly Disadvantaged*, Wilson rappelle les limites des études qui avaient précédé la parution de *The Declining Significance of Race* et leur conception fréquemment manichéenne entre une famille noire à problèmes ou, au contraire, forte et résistante et il critique spécialement les *liberals* qui se sont engouffrés dans une approche privilégiant l'examen des traits culturels pour étudier les habitants des ghettos et la famille noire en particulier :

> In the aftermath of the controversy over Daniel Patrick Moynihan's unflattering depiction of the black family, a number of liberals, particularly black liberals, began in the late 1960s and early 1970s to emphasize the positive aspects of black experience. Thus earlier arguments, which asserted that some aspects of ghetto life were pathological were rejected and replaced with those that accented the strengths of the black community. Arguments extolling the strengths and virtues of black families replaced those that described the breakup of black families. In fact, aspects of ghetto behavior described as pathological in the studies of the mid-1960s were reinterpreted or redefined as functional [...] Ghetto families were portrayed as resilient and capable of adapting creatively to an oppressive society (*The Declining Significance*, 8-9).

5 En effet, le débat sur les valeurs des Africains-Américains, et surtout sur leurs pratiques familiales, semblait enfermé dans une démarche « culturaliste » au travers de laquelle les observateurs s'attachaient principalement à décrire les problèmes variés rencontrés par les Noirs dans les ghettos en fonction de leurs habitudes et conduites, au point d'en négliger des références structurelles qui tiendraient compte de leur position socioéconomique et de leur statut politique encore largement inférieurs.

6 La parution en 1965 du célèbre rapport élaboré par Daniel Patrick Moynihan pour le président Johnson, alors qu'il était *Assistant Secretary of Labor for Policy Planning and Research*,conduisit à une inflation de la recherche en ce sens. Dans le cadre de la Grande Société et de la Guerre contre la pauvreté, Johnson cherchait entre autres des solutions aux divers problèmes rencontrés par la population noire. Moynihan, qui avait d'abord été sollicité par Kennedy pour réfléchir à cette question, écrivit un court document à usage officiel mais qui fut rapidement répandu, dans la presse d'abord, et ensuite

analysé par politiciens et chercheurs[5]. Moynihan, qui tentait de comprendre la situation nettement désavantagée des Noirs et de trouver des pistes pour résoudre les écarts avec d'autres groupes, y examinait les liens entre le taux de chômage des Noirs et leurs schémas familiaux. Il y notait une chute du nombre d'hommes noirs sans emploi mais un accroissement concomitant de mères célibataires et de celui des personnes, principalement des femmes, qui dépendaient de l'aide sociale. Il en conclut qu'il existait une corrélation directe entre pratiques familiales et situation économique car « la famille noire dans les ghettos urbains se désagrégeait » (Moynihan, 1965 : Introduction)[6]. Il mettait en avant sa structure « matriarcale » établie aux dépens de l'autorité masculine et qui conduisait à un « nœud pathologique », retardant ainsi « les progrès du groupe en entier » (*ibid.* : 29). La famille noire était comparée défavorablement au « schéma de la classe moyenne » (*ibid.* : 17), soit le modèle nucléaire blanc. Ainsi, les divergences dans les situations des populations noires et blanches étaient largement attribuées à l'effritement des familles dans les ghettos. Dans son rapport, Moynihan exprime la volonté de réformer les conduites africaines-américaines puisque, selon lui, « tant que cette situation persiste, le cycle de pauvreté continuera » (*ibid*., Introduction). Parallèlement, tout au long de ce document, les ghettos urbains apparaissent comme les plus représentatifs de l'expérience africaine-américaine ; c'était là que se cristallisaient les difficultés diverses (chômage, dépendance au système d'aide sociale, criminalité) et notamment d'ordre familial (foyers détruits, fort taux de mères célibataires, pères sans autorité véritable). La portée réformiste du rapport Moynihan fut ainsi effacée devant une vision des problèmes rencontrés par les Noirs au travers d'un biais culturel uniquement. Malgré quelques exceptions, la recherche sur la famille africaine-américaine dans les années suivantes fut largement inspirée de cette même approche culturaliste, quelle qu'ait été la tendance politique du chercheur.

7 Le propos n'est pas ici d'offrir un panorama exhaustif des différentes études « culturalistes » parues sur le sujet mais plutôt de rappeler brièvement les conclusions d'ouvrages emblématiques afin de pouvoir examiner en quoi *The Declining Significance of Race* a permis de sortir d'un débat souvent futile et tautologique. Ainsi, alors que les penseurs conservateurs tentaient de dénigrer les réformes mises en place par le gouvernement fédéral dans les années soixante et qu'ils fustigeaient la dépendance des pauvres envers un système d'aide sociale trop laxiste et généreux, on voyait croître une notion omniprésente inspirée – sans un aval clair de son auteur il est vrai – de la thèse sur une « culture de la pauvreté » développée par Oscar Lewis, Cette culture était frappée d'un ensemble de valeurs et de conduites délétères, parmi lesquelles on trouvait des dysfonctionnements familiaux, et se transmettait au fil des générations, empêchant alors les pauvres de se sortir de leur situation d'infériorité et de précarité[7]. Comme le note correctement Romain Huret, cette vision des pauvres n'était pas nouvelle et son succès « s'explique principalement par la lente diffusion des concepts behavioristes au sein des élites américaines dans les années cinquante » (Huret, 2008: 53). Les remarques sur des schémas de parenté peu performants s'inscrivent également dans la logique d'une définition de la famille basée sur le modèle – souvent idéalisé, voire inventé – de la classe moyenne blanche : il est nécessairement nucléaire et les rôles y sont clairement délimités, le père étant le soutien financier et la mère, au foyer si possible, la garante du bonheur et la protectrice du foyer. Ce modèle a une longue histoire aux Etats-Unis mais avait été à nouveau mis en évidence après la Deuxième Guerre mondiale dans un climat de Guerre Froide et de croissance phénoménale de la

société de consommation. Le fait que les femmes noires étaient nombreuses à travailler à l'extérieur du foyer ne cadrait pas avec cette définition étroite et, de là, il était aisé de voir les incidences de l'emploi féminin sur les schémas familiaux. Parallèlement, le pourcentage élevé de mères noires célibataires – et, par glissement analytique, celui de pères démissionnaires – semblait expliquer la dépendance accrue des Africains-Américains aux aides accordées par l'Etat-providence américain et surtout l'allocation donnée aux mères isolées (AFDC).

8 Cette conception des familles noires appauvries est corrélative aux dénonciations contre l'empiètement de l'Etat dans la vie privée des citoyens. Le livre de Charles Murray, *Losing Ground* publié en 1984, après donc la parution de *The Declining Significance of Race* mais avant celle de *The Truly Disadvantaged*, semble résumer cette prise de position des chercheurs et politiciens conservateurs encore plus prégnante depuis l'accession de Ronald Reagan au pouvoir en 1980 et après une campagne sur le retour de « valeurs fondamentales » et la défense d'un gouvernement fédéral moins présent. Murray admettait la situation souvent précaire de nombreux Africains-Américains, mais, pour lui, ils avaient obtenu du système d'aide sociale « la dispense la plus explicite de toute responsabilité » (Murray, 1984 : 189), comme le démontrait le nombre élevé de foyers « tronqués » dans le groupe noir. Charles Murray posait le problème en ces termes : « Comment se fait-il que, malgré la croissance économique et les augmentations énormes des dépenses en faveur des pauvres, le nombre de pauvres a cessé de décroître au début des années 1970 ? [...] Nous avons désormais une nouvelle explication : la prédominance croissante d'un certain type de famille : une mère jeune avec ses enfants mais pas de mari » (ibid. 133). Le « matriarcat » dépeint par Moynihan, qui cherchait pourtant à pousser le gouvernement Johnson vers davantage de réformes en faveur des Noirs, était repris par Murray pour réprouver, cette fois, l'intervention gouvernementale. Paradoxalement, la famille africaine-américaine est perçue dans les deux cas comme problématique et par trop éloignée d'un modèle américain « traditionnel » et normatif. Les jeunes mères adolescentes et célibataires surtout devenaient le symbole flagrant à la fois des manquements culturels dans les ghettos et de la dérive des programmes d'aide sociale qualifiés d'abusifs.

9 Les réponses des *liberals*, dont de nombreux chercheurs noirs, furent très rapides après la parution du rapport Moynihan. Il fallait surtout ne pas rendre les Noirs responsables de leurs problèmes, ce qui reviendrait alors à « blâmer les victimes » pour reprendre l'expression du sociologue William Ryan (1972). Dans une approche quasi-militante inspirée parfois par les idéaux du nationalisme noir, les observateurs s'efforcèrent plutôt de décrire des familles noires résilientes en dépit de situations difficiles et de montrer les spécificités culturelles inhérentes à une culture noire différente, certes, mais forte et résistante. On mit alors en avant les réseaux de parenté inscrits dans des familles élargies où entraide et solidarité prévalaient. La notion d'un « matriarcat » était particulièrement critiquée, alors même que certains idéologues du *Black Power* défendaient une masculinité exacerbée et prônaient, à des degrés divers, la nécessité d'un homme noir fort et même dominateur. On voit là se dessiner une position de défense de la culture noire et de ses pratiques de parenté qui perdura longtemps dans le débat sur les Noirs aux Etats-Unis. Wilson fait d'ailleurs référence à certains ouvrages qui s'inscrivent dans cette tendance[8]. On pourrait aussi citer à titre d'exemple un numéro du *Black Scholar* de juin 1971 consacré à la masculinité noire et dans lequel les

divers auteurs dénonçaient de façon virulente les « mythes » sur des hommes noirs « émasculés » (dont Staples, 1971a ; voir aussi Staples, 1971b).

10 Certains avaient décrit une culture du ghetto qui ne pouvait ressembler aux schémas dominants en raison de conditions adverses. Ces derniers n'étaient jamais loin des aspirations des résidents noirs de ces quartiers mais les pratiques culturelles dans le ghetto étaient appréhendées en termes d'échecs vis à vis des modèles blancs. Dans *Tally's Corner*, une étude sur une douzaine d'hommes noirs, des *streetcorner men*, qui se rencontraient régulièrement dans une échoppe à Washington, l'anthropologue blanc Elliot Liebow niait une différenciation culturelle claire chez les Noirs :

> [...] the streetcorner man does not appear as a carrier of an independent cultural tradition. His behavior appears not so much as a way of realizing the distinctive goals and values of his own subculture, or of confirming to its models, but rather as his way of trying to achieve many of the goals and values of the larger society, of failing to do so, and of concealing his failure from others and from himself as best he can. (Liebow, 1976: 222).

11 Au contraire, beaucoup d'observateurs faisaient ressortir des traits spécifiques aux Noirs qui n'avaient rien à voir avec une quelconque « culture de la pauvreté » et qui n'étaient pas comparés défavorablement aux habitudes des Blancs plus aisés. Pour le spécialiste suédois d'anthropologie urbaine Ulf Hannerz, par exemple, le ghetto avait engendré des caractéristiques distinctes. Celles-ci pouvaient être envisagées comme des « réponses créatives de la communauté noire » (Hannerz, 1969 : 139) établissant « une culture spécifique au ghetto » qui faisait du quartier noir « une communauté unie » (ibid. 139). Il ajoutait : « la communauté [noire] semble avoir développé une certaine tolérance pour le non-conformisme par rapport à l'idéal dominant ». Ainsi, les chercheurs démontraient l'existence d'une culture distincte qui ne devait pas nécessairement être envisagée en termes négatifs. L'anthropologue Carol Stack est ici emblématique car elle dépeint les résidents d'un quartier pauvre vivant au sein d'un système *différent* mais pas pathologique ou déficient ; elle insiste sur « les stratégies d'adaptation, l'ingéniosité et la résilience des familles urbaines dans des conditions de pauvreté perpétuelle » et remarque « la stabilité des réseaux de parenté » (Stack, 1974 : 22).

12 On repère ici également la remise en cause de la vision de sujets passifs entièrement soumis à des conditions de pauvreté et d'isolement ; on voit plutôt des « acteurs » qui ont une certaine marge pour choisir des actions spécifiques et définir des valeurs qui leur sont propres. Cette notion d'*agency* fut d'ailleurs au cœur de nombreux travaux sur les Noirs à partir des années soixante, quitte à éluder parfois le poids très imposant des barrières et impositions érigées par la société blanche dominante. Mais, si Stack, par exemple, tente de comprendre les conduites dans une zone spécifique sans jugement préalable, dans les années soixante puis soixante-dix de nombreux auteurs choisirent une approche nécessairement « positive », apologétique même, de la culture noire, quitte à en offrir une vision simpliste, parfois même romantique. Les attaques et stéréotypes persistants contre les Noirs des ghettos expliquaient cette logique réactive qui visait à contrer les nombreuses images négatives sur le ghetto et sur la culture noire en général. Il s'agissait aussi peut-être d'une stratégie défensive en faveur d'une certaine solidarité raciale alors même que la « communauté noire » semblait éclatée socialement et géographiquement en raison des avancées d'une frange du groupe africain-américain qui bénéficiait des mesures anti-discriminatoires. Certains commençaient à voir les effets bénéfiques de mesures comme l'*Affirmative action* et

enregistraient des progrès en termes d'éducation et d'emplois[9]. Les plus aisés s'installaient alors dans les banlieues loin des ghettos. Insister sur une culture noire partagée par le groupe africain-américain *dans son ensemble* était un moyen sans doute de renforcer le sentiment communautaire et d'ignorer les divisions sociales et résidentielles croissantes au sein de cette population. On évitait aussi de confronter les pratiques des individus et des familles au sein du groupe noir selon des critères de classe ou de rapprocher certains traits spécifiques avec ceux d'autres populations au statut socioéconomique comparable.

13 Parallèlement, les conclusions sur une culture noire adaptive et créative remettaient effectivement en cause la notion d'une culture de la pauvreté mais, comme le remarque fort justement Sudhir Venkatesh,

> The adaptation model [...] did not alter the basic notion that the ghetto, inner city, etc., had its own, internally coherent, bounded and identifiable system of cultural organization. 'Ghetto specificity' was not a relational category; it was one that viewed the inner city as separate and distinct, like the pathology, matriarchy and deficiency models of culture which it sought to replace (Vekatesh, 2003: 1063)[10].

14 Les études par les *liberals* rejoignaient en effet en quelque sorte les thèses des conservateurs en une vue du ghetto finalement assez stéréotypée et qui ne tenait pas compte de l'hétérogénéité des comportements dans chaque quartier comme des différences d'un ghetto à un autre.

15 Les analyses à teneur « culturaliste » furent très présentes pendant plusieurs années. C'est en ce sens que la parution de *The Declining Significance of Race* peut être perçue comme une avancée car, en effet, l'approche classiste de Wilson offrait un angle d'approche macrosociologique qui permettait d'examiner les schémas de parenté africains-américains en tenant compte de leur complexité grandissante dans une économie et des situations urbaines transformées. Alors que les travaux précédents s'intéressaient à des critères culturels définis par l'appartenance à un groupe « racial » étroitement défini, Wilson tentait de comprendre les articulations entre race et classe, même s'il insistait avant tout sur la diminution des facteurs raciaux pour appréhender l'expérience africaine-américaine dans une économie en pleine mutation et alors que la ségrégation légale et la discrimination institutionnalisée avaient été mises à mal par les lois et mesures diverses des années soixante.

16 Wilson annonce clairement dans la préface à *The Declining Significance of Race* qu'il s'intéresse aux relations entre Noirs et Blancs au prisme de « l'intersection entre classe et race » (Wilson, 1980 : ix). On remarque ici une mise en perspective héritée en quelque sorte des théories de l'Ecole de Chicago mais surtout des conclusions d'un autre sociologue noir, Frazier, qu'il cite d'ailleurs à plusieurs reprises[11]. Celui-ci, comme Du Bois l'avait fait avant lui à propos de Philadelphie, mettait en avant les différences de classe au sein du ghetto noir de Chicago. Frazier, en effet, observait la stratification sociale dans la population noire aux Etats-Unis et s'intéressait particulièrement aux relations complexes de la « bourgeoisie noire » avec les autres couches sociales au sein de son groupe mais également avec la population blanche. Dans la vision parkienne et pour les fondateurs de l'Ecole de Chicago en général, les conflits de classe étaient perçus : « comme un vaste processus tendanciel prêtant à une généralisation *ahistorique* » (Saint-Arnaud, 2003 : 414) Toutefois, Frazier tentait d'échapper aux généralisations en envisageant les conflits comme « la résultante d'événements sociaux contingents, mesurables et analysables comme tels dans une trame historique » (*idem*).

17 Chez Frazier, La bourgeoisie noire est définie par les types d'emplois qu'elle occupe et en ce qu'elle imite les Blancs, par exemple en termes de consommation, et semble se préoccuper de moins en moins des intérêts des Noirs les plus pauvres (Frazier, 1973 [1939] : 323-24). De son côté, Wilson fonde sa perception des classes sociales en accord avec les thèses développées par Max Weber comme il le rappelle dans la préface à *The Declining Significance of Race*. Pour lui, donc, une classe regroupe une collection d'individus qui ont une situation économique comparable, peuvent se procurer les mêmes biens et ont des intérêts économiques semblables. Il distingue trois classes dans la population noire selon des critères d'abord professionnels : une « classe moyenne » aux emplois de cols blancs et aux postes d'encadrement intermédiaires, une « classe ouvrière » d'ouvriers qualifiés et une « classe inférieure » (*lower class*) « d'ouvriers non qualifiés et d'employés de maison » (Wilson, 1980 : 156). L'*underclass* est en dehors de ce système, j'y reviendrai. Comme Frazier, il note aussi des différences quant aux habitudes de consommation et aux pratiques quotidiennes mais il escamote la notion de luttes sociales (*idem* : 20-21). Les définitions utilisées par Wilson restent donc conventionnelles pour les Etats-Unis où les conflits sont souvent laissés de côté au profit de traits comportementaux pour dissocier une classe d'une autre. Le sociologue déplore l'accroissement dans les ghettos de laissés-pour-compte qui n'ont plus accès aux emplois stables et à des revenus décents mais il tend à accentuer l'influence nécessaire de la classe moyenne dont les conduites restent le modèle de référence. Dans l'ouvrage de 1980 il définit d'ailleurs l'*underclass* en termes largement culturels, n'échappant pas ainsi entièrement aux prises de position des chercheurs qu'ils critiquaient :

> ... the concept of "underclass" embodies a reality which is not captured in the more general designation of "lower class." For example, in underclass families, unlike other families in the black community, the head of the family is, almost invariably, a woman. The distinctive makeup of the underclass is also reflected in the very large number of adult males with no fixed address – who live mainly on the streets, roaming from one place of shelter to another (Wilson, 1980 : 157).

18 Wilson réussit malgré tout à recentrer le débat sur les Noirs dans le ghetto – et par extension celui sur les familles africaines-américaines – autour des notions de stratification sociale, permettant ainsi de voir l'hétérogénéité des expériences à l'encontre de la vision souvent monolithique du groupe noir perçu comme une entité indifférenciée et toujours mis en parallèle avec un groupe blanc dominant qui reste lui-même souvent indéfini. Ici Wilson s'inscrit bien dans la veine des travaux de Du Bois et Frazier. Son travail est également proche de la « sociohistoire », si l'on reprend la définition avancée par Joël Guibert et Guy Jumel, car son traitement de sources historiques – historiographiques surtout – aussi bien que sociologiques entraîne une approche interdisciplinaire qui lui permet de donner une profondeur historique stimulante et utile à l'examen des ghettos urbains[12]. Néanmoins, on ne peut que constater certaines limites dans les thèses avancées par Wilson. Par son accentuation des éléments de classe aux dépens de l'analyse raciale, il efface trop vite le poids et la persistance des perceptions et jugements ethnoraciaux dans la société américaine. De même, sa description parfois idéalisée de l'« ancien ghetto » ne lui permet pas toujours de voir la dimension socioraciale de l'expérience africaine-américaine, comme nous le verrons plus loin. Au bout du compte, *The Declining Significance of Race* montrait bien l'articulation entre la classe moyenne noire grandissante dans les années soixante-dix et la société globale mais n'insistait pas suffisamment sans doute sur

l'intersectionnalité entre race et classe dans le ghetto et en situation urbaine en général.

Repenser le ghetto: pour une approche socioraciale des lieux

19 En 1980, Wilson appréhende les différences au sein du groupe noir en fonction du statut professionnel et résidentiel des individus et sa thèse principale est que : « la classe est devenue moins importante que la race pour déterminer l'accès des Noirs aux privilèges et au pouvoir » (Wilson, 1980 : 2) – il prenait bien sûr en compte les avancées d'une partie de la population africaine-américaine. Pour lui, les problèmes des Noirs appauvris relèvent majoritairement « de changements structurels fondamentaux dans l'économie » (*ibid.* : 22) et notamment de l'évolution vers une économie de services et la perte des emplois urbains en faveur des zones périurbaines entre autres. En même temps, il reconnaît la pérennité des conflits raciaux mais ceux-ci ont été « substantiellement réduits » (*ibid.* : 23). Il voit l'émergence d'une classe exclue des emplois, marquée par la criminalité et par des schémas familiaux problématiques, l'*underclass*. Wilson n'était pas le premier à utiliser ce terme, déjà employé par Myrdal en 1963. Le sociologue suédois s'inquiétait alors de l'existence aux Etats-Unis d'une population misérable dépourvue de travail réel et de représentation politique. Ses difficultés étaient liées selon lui à une situation socioprofessionnelle déplorable et non pas à des comportements individuels spécifiques. Le terme, peu courant alors, resurgit avec force à la fin des années soixante-dix, notamment dans un article de *Time Magazine* dans lequel les auteurs décrivaient l'existence d'un groupe défini, cette fois, par des indicateurs socioculturels (criminalité, drogue, mères célibataires) qui les différenciaient des autres Américains, pauvres compris (*Time*, 1977)[13]. Les conservateurs s'emparèrent de cette vision pour dénoncer la dépendance à l'aide sociale et ils associèrent la pauvreté exacerbée dans les ghettos à un manque de conformité par rapport aux valeurs dominantes. Les pratiques familiales se trouvaient à nouveau au centre de l'analyse sociologique ou journalistique[14].

20 Wilson avait une approche sans doute moins moralisatrice. Il notait bien des familles noires à problèmes parmi les plus pauvres mais le taux élevé de foyers monoparentaux, par exemple, n'était pas afférent à l'appartenance raciale. C'est bien l'aspect économique qui prévalait puisque, selon lui : « un programme qui permettrait des emplois stables aux salaires corrects pour les hommes du ghetto serait bien plus efficace que tout autre effort pour stabiliser la famille noire » (Wilson, 1980 : 160). Il ne s'agit pas ainsi de réformer les familles comme le demandaient les conservateurs, mais bien de pousser pour une politique sociale volontariste dans la logique du consensus *liberal*. Néanmoins, ses critiques – même lorsqu'ils avaient une optique similaire sur l'aide à apporter aux plus pauvres – lui ont reproché de négliger la persistance de la ségrégation dans toute discussion de la pauvreté chez les Noirs. Certains reprenaient même une approche culturaliste, comme les sociologues Massey et Denton pour qui c'est bien « une culture [différente] qui explique et légitime les défaillances sociales et économiques » (Massey & Denton, 1993 : 167), mais elle n'est pas alors une culture de la pauvreté mais plutôt une « culture de la ségrégation » (*ibid.* 169) devenue « autonome » (*ibid.* 172). Les historiens, pour leur part, reprochèrent à Wilson de ne pas examiner les causes historiques de la pauvreté et d'appréhender le ghetto comme une

entité indifférenciée. Katz, par exemple, rappelait l'hétérogénéité des expériences et des situations dans les quartiers noirs :

> Areas of concentrated poverty emerge from much of the historical and contemporary literature as monolithic islands of despair and degradation. By contrast, every ethnography reveals a rich array of people and associations, within even the most impoverished neighborhoods. Labels such as "underclass area" impose simple and misleading stereotypes (Katz, 1993: Introduction, 21).

21 Dans *The 'Underclass' Debate* dirigé par Katz, les auteurs s'efforcent de se défaire de la notion de pathologie qui reste présente chez Wilson et de montrer les stratégies diverses des habitants pour affronter la pauvreté. Ils veillent également à se concentrer sur « les processus qui augmentent l'inégalité, nuisent aux familles et dégradent la vie publique à travers l'Amérique » (*ibid.* 23).

22 Finalement, dans les discussions autour de la pauvreté, de nombreux observateurs des populations noires appauvries tentaient dans leurs écrits de « sensibiliser » le lecteur en jouant sur les « affects ». Wilson a eu le mérite de vouloir théoriser la pauvreté et de lancer un débat en ce sens. On voit encore aujourd'hui un usage plus ou moins régulier de la notion d'*underclass*, presque toujours à propos des Africains-Américains et surtout dans la presse. Les chercheurs, eux, admettent en général que ce concept n'est pas satisfaisant et ont largement dénoncé les généralisations sur les pauvres, sur les valeurs dites « dominantes » et sur la population des ghettos qui y sont associées. Wilson lui-même ne l'utilisa plus après 1990 comme il l'annonça d'ailleurs la même année lors de son discours présidentiel pour la conférence annuelle de l'*American Sociological Association*[15]. La popularité du concept d'*underclass* pose la question du discours sur les pauvres qu'on a souvent tendance à caricaturer et à catégoriser de manière arbitraire, à voir « de surplomb » comme une masse indistincte au travers de ce qu'Arlette Farge appelle « la défiguration du pauvre » (Farge, 2005 : 187).

23 Les conclusions de Wilson, portées par son souci de démontrer les progrès économiques enregistrés par certains Noirs et les conséquences des transformations urbaines, l'on conduit sans doute à des généralisations sur les pauvres et sur le ghetto comme sur la classe moyenne noire. Même si *The Declining Significance of Race* est basé sur sa connaissance du ghetto de Chicago, il avait tendance à considérer un ghetto générique en le comparant à un quartier noir historique. Dans ce dernier, et ce jusqu'aux changements des années soixante et soixante-dix, existait selon lui une élite, parfois peu stable il est vrai (Wilson, 1980 : 125), mais qui contrôlait les institutions et qui, à partir du début du vingtième siècle, prônait « l'entraide et la solidarité raciale » (*idem*). Le départ de cette élite dans les années soixante-dix conduisit à des ghettos plus pauvres où se développa une *underclass* frappée de chômage et de problèmes sociaux divers. On note presque un regret par rapport au départ des plus aisés qui ne peuvent plus servir de modèles aux plus pauvres.

24 Cette vue ne prend pas en compte la ténacité des barrières raciales qui sévissent aussi dans les quartiers plus riches. Dans une étude de la classe moyenne noire désormais classique, Bart Landry notait ainsi que « quand les Noirs s'installent en plus grand nombre dans les banlieues proches, beaucoup de Blancs s'éloignent dans les franges périurbaines plus éloignées » (Landry, 1987 : 180). Encore aujourd'hui, cette classe moyenne doit « toujours faire face à des blocages sur le marché du travail » (Gibson, 2004, 187). Dans les quartiers où s'installe la classe moyenne noire, les préjugés freinent

encore parfois l'intégration, un aspect que Wilson ne voyait pas dans *The Declining Significance of Race*.

25 D'autre part, il faut repenser la définition du ghetto urbain pour mieux tenir compte des disparités entre zones à forte population noire. Certains quartiers noirs sont encore diversifiés tandis que d'autres connaissent une misère exacerbée et persistante. Le large pourcentage de résidents africains-américains dans certaines villes américaines depuis les années soixante-dix tend à accroître les aires à forte concentration de Noirs et l'on trouve aussi désormais des zones noires contiguës, différentes les unes des autres, empêchant de parler d'un ghetto ou d'un quartier noir de façon essentialiste (voir Mary Patillo, 2003). Wilson voyait l'évolution du ghetto vers une part accrue de pauvreté et de difficultés. Il est nécessaire toutefois de distinguer ici les zones les plus appauvries. Loïc Wacquant montre bien les particularités de ces zones qu'il qualifie d'hyperghetto. Il rappelle en outre que ce dernier ne peut être appréhendé en termes de « désorganisation sociale » car il est « simplement *organisé différemment* » en réponse à des problèmes très graves et particulièrement oppressants (Wacquant 2006, 55-56). Il est alors vain de dénigrer la composante à la fois raciale et sociale des quartiers de haute pauvreté, car cet hyperghetto est « un univers ethniquement et socialement *homogène* » (*ibid*. 9). Ces lieux ont bien une dimension socioraciale que Wilson tendait à minimiser. Il ne faut donc pas opposer questions sociales et raciales mais voir plutôt l'articulation entre les deux, comme le proposent Didier et Eric Fassin dans leur ouvrage récent, *De la question sociale à la question raciale ?*, tout en réfléchissant à d'autres articulations possibles (Fassin & Fassin, 2006 : Introduction, 11). Ainsi, on devrait également s'interroger sur la question du genre. En effet, la pauvreté affecte en priorité les femmes et, au lieu de déplorer le grand nombre de foyers tenus par des mères célibataires – et notamment par des adolescentes – ou l'incidence d'une culture noire déficiente, on devrait d'abord s'interroger sur les raisons multiples et forcément complexes derrière ces schémas de parenté : entraide dans une parentèle élargie qui facilite les séparations des couples, chômage, politiques sociales inadéquates concernant l'aide versée aux foyers monoparentaux, les congés maternité et parentaux, les logements sociaux, etc.[16].

26 On doit en effet mieux examiner l'incidence de l'Etat sur les lieux de pauvreté et les liens institutionnels entre les quartiers noirs et les municipalités ou Etats[17]. Les règles et pratiques de la police, des services d'aide sociale, des bureaux de placement à l'emploi par exemple affectent le quotidien des résidents. Wilson voyait bien les relations entre politiques urbaines, acteurs économiques et quartiers noirs mais ne prêtait sans doute pas assez attention aux autres acteurs urbains. Alfred Young écrit à ce propos qu'il faut davantage comprendre :

> How the state operates as a force in shaping, and often exacerbating, the relational and spatial formations that occur for those residing in low-income communities (Young, 2003 : 985).

27 La notion de lieux et territoires est fort utile, me semble-t-il, si l'on envisage les relations politiques, institutionnelles et culturelles multiples entre un quartier et ce qui l'entoure. Cela devrait permettre de dépasser des notions simplistes comme celle de l'*underclass*, surtout si l'on considère que les résidents noirs sont aussi plus ou moins directement influencés par les valeurs dites « *mainstream* » par le biais des institutions municipales et étatiques ou encore par les médias, et tout particulièrement la télévision (voir Venkatesh, 2003).

28 En outre, il faut tenir compte des liens d'amitié et de parenté pérennes entre résidents des aires appauvries et ceux des autres quartiers noirs puisque les familles africaines-américaines se trouvent aujourd'hui dispersées dans des zones différentes en fonction du degré de réussite scolaire et économique de leurs membres. Services divers, visites, fêtes et célébrations rassemblent parfois au-delà des clivages sociaux même si les liens peuvent se distendre au fil des générations et d'un habitus plus différencié.

29 L'observateur des quartiers noirs devrait aussi s'attarder sur les comparaisons avec d'autres groupes et par exemple certaines populations hispaniques parfois aussi confinées dans des lieux de pauvreté. Plutôt que de toujours mettre face à face Noirs pauvres et plus riches ou quartier noir / quartier blanc, il faut s'intéresser aux liens, conflits, parallèles entre des classes sociales comparables dans des groupes ethnoraciaux différents[18].

30 Repenser le ghetto, les questions raciales et surtout l'articulation entre race et classe fera partie intégrante du débat sur les Noirs aux Etats-Unis. Dans *The Declining Significance of Race*, Wilson avait contribué à mieux formuler ces questionnements. Il n'avait pas toujours su montrer l'interaction entre lieux et groupes différents. Son travail a évolué vers une meilleure appréhension des liens entre race et classe et il admet désormais la validité de l'analyse raciale autant que sociale comme il l'écrivait en 2001 avec Smelser et Mitchell à propos de l'usage des « catégories raciales », dans les recensements de la population américaine :

> Because these categories are now acknowledged, to varying degrees, by group members themselves and in the eyes of outsiders, a legitimate case can be made for representing them in such aggregated form. In that form, it is easier to see the enormous differences among these major groups with respect to income, health, education, welfare, crime, and legal disadvantage, and, thereby, reveal the pervasive and systematic inequalities among them (Smelser et al., 2001: Introduction, 5).

31 Dans le même volume, Michael Omi montre l'importance de comprendre l'origine de la « racialisation », de la construction de la notion de « race », et il note l'intérêt d'études récentes qui démontrent comment des catégories comme la race, la classe et le genre « sont constituées, transformées, et explicitées dans une interaction (*engagement*) dynamique les unes avec les autres » et combien elles changent constamment (Omi, 2001 : 256). Il semble bien que l'on doive tenir compte de catégorisations multiples.

BIBLIOGRAPHIE

Livres de William J. Wilson

WILSON, William Julius. 1980 (1978). *The Declining Significance of Race. Blacks and Changing American Institutions*. Chicago: The University of Chicago Press.

_____. 1987. *The Truly Disadvantaged. The Inner City, the Underclass, and Public Policy*. Chicago: The University of Chicago Press.

_____. 1999. *The Bridge Over the Racial Divide. Rising Inequality and Coalition Politics*. Berkeley: University of California Press.

SMELSER, Neil J., William Julius WILSON, & Faith MITCHELL, dir. 2001. *America Becoming. Racial Trends and Their Consequences*. Vol.1. Washington, D.C.: National Academy Press.

Autres ouvrages

AULETTA, Ken. 1982. *The Underclass*. New York: Random House.

CHAPOULIE, Jean-Michel. 2001. *La tradition sociologique de Chicago, 1892-1961*. Paris : Editions du Seuil.

DOUZET, Frédérick. 2007. *La couleur du pouvoir. Géopolitique de l'immigration et de la ségrégation à Oakland, Californie*. Paris : Belin.

FARGE, Arlette. 2005. *Quel bruit ferons-nous? Entretiens avec Jean-Christophe Marti*. Paris : Les prairies ordinaires. Collection « Contrepoints ».

FASSIN Didier & Eric FASSIN dir. 2006. *De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française*. Paris : La Découverte.

FRAZIER, Franklin E.. 1973 [1939]. *The Negro Family in the United States*. New York: Chicago: The University of Chicago Press.

GEIGER, Shirley M. 1995. "African-American Single Mothers: Public Perceptions and Public Policies." 244-257 *in* Kim Marie Vaz, ed., *Black Women in America*. Thousand Oaks: Sage Publications.

GIBSON, Karen J. 2004. "Race, Class, and space: An Examination of Underclass Notions in the Steel and Motor Cities." 187-208 *in* Joe Trotter et al., eds., *African American Urban Experience: Perspectives From the Colonial Period to the Present*. New York: Palgrave.

GREGORY, Steven. 1998. *Black Corona : Race and the Politics of Race in an Urban community*. Princeton: Princeton University Press.

GUIBERT, Joël & Guy JUMEL. 2002. *La socio-histoire*. Paris : Armand Colin. Collection « Cursus ».

HANNERZ, Ulf. 1969. *Soulside: inquiries into Ghetto Culture and Community*. New York: Columbia University Press.

HURET, Romain. 2008. *La fin de la pauvreté? Les experts sociaux en guerre contre la pauvreté aux Etats-Unis (1945-1974)*. Paris : EHESS. Collection « En temps et lieux ».

KATZ, Michael B., dir. 1993. *The "Underclass" Debate: Views From History*. Princeton: Princeton University Press.

KELLEY, Robin. 1996. *Race Rebels: Culture, Politics and the Black Working Class*. New York: The Free Press.

KURASHIGE, Scott. 2008. *The Shifting Grounds of Race: Black and Japanese Americans in the Making of Multiethnic Los Angeles*. Princeton: Princeton University Press.

LANDRY, Bart. 1987. *The New Black Middle Class*. Berkeley: University of California Press.

LE DANTEC-LOWRY, Hélène. 2003. « De l'exclusion à la reconnaissance : écrire l'histoire africaine-américaine après les années soixante », 21-36, *in* Hélène Le Dantec-Lowry & Arlette Frund, dir., *Ecritures de l'histoire africaine-américaine. Annales du Monde Anglophone* 18.

_____. 2007. "The Moynihan Report as an Event : From the Civil Rights Movement to the Writing of History." 195-213 *in* Hélène Le Dantec-Lowry & Claudine Raynaud, dir., *Incidences de l'événement: enjeux et résonances du mouvement des droits civiques*. *CRAFT* 5.

_____. 2009. (A paraître). *Le discours sur la famille noire aux Etats-Unis*. Paris : CNRS Editions.

LEMANN, Nicholas. 1986. "The Origins of the Underclass", *The Atlantic Monthly* 257: 31-51, June 1986, June 1986 et 258: 54-68, July 1986.

LENOIR, Rémi. 2003. *Généalogie de la morale familiale*. Paris : Seuil. Collection « Liber ».

LEWIS, Oscar. 1961. *The Children of Sanchez*. New York: Random House.

_____. 1966. *La Vida: A Puerto Rican Family in the Culture of Poverty – San Juan and New York*. New York: Random House.

LIEBOW, Elliot. 1967. *Tally's Corner. A Study of Streetcorner Men*. Boston: Little, Brown & Company.

MANGUEL, Alberto. 1998. *Une histoire de la lecture*. Paris : Actes Sud. (Traduction Christine Le Bœuf).

MOYNIHAN, Daniel P. 1965. *The Case For National Action: The Negro Family*. U.S. Government Printing, Office of Planning and Research, U.S. Department of Labor. Washington D.C.

MURRAY, Charles. 1984. *Losing Ground. American Social Policy, 1950-1980*. New York: Basic Books.

NDIAYE, Pap. 1994. « l'histoire afro-américaine », 273-307 *in* Jean Heffer & François Weil, dir., *Chantiers d'histoire américaine*. Paris : Belin.

OMI, Michael A. 2001. "The Changing Meaning of Race", 243-263, *in* Neil J. Smelser, William Julius Wilson, & Faith Mitchell, dir., *America Becoming. Racial Trends and Their Consequences*. Vol.1. Washington, D.C.: National Academy Press.

PATILLO, Mary. 2003. "Extending the Boundaries and Definition of the Ghetto", 1046-1057, *Ethnic and Racial Studies* 26.6, November 2003.

RAINWATER Lee & William L. YANCEY. 1967. *The Moynihan Report and the Politics of Controversy*. Cambridge, Mass.: The M.I.T. Press.

RYAN, William. 1972. *Blaming the Victim*. New York: Vintage Books.

SAINT-ARNAUD, Pierre. 2003. *L'invention de la sociologie noire aux Etats-Unis d'Amérique. Essai en sociologie de la connaissance scientifique*. Paris : Syllepse.

STACK, Carol. 1974. *All Our Kin. Strategies for Survival in a Black Community*. New York: Harper.

STAPLES, Robert. 1971a. "The Myth of the Impotent Black Male". 2-9, *The Black Scholar* 2.10. June 1971.

_____, dir. 1971b. *The Black Family. Essays and Studies*. Belmont, Cal.: Wadsworth Publishing.

TIME MAGAZINE. 1977. "The American Underclass". August 29, 1977: 14-15.

VENKATESH, Sudhir Alladi. 2003. "Whither the 'Socially Isolated' City ?", 1058-1072, *Ethnic and Racial Studies* 26.6, November 2003.

WACQUANT, Loïc. 1996. « L'*underclass* urbaine dans l'imaginaire social et scientifique américain », 248-262 *in* Serge Paugam, dir., *L'exclusion : l'état des savoirs*. Paris : La Découverte.

_____. 2006. *Parias urbains. Ghetto, banlieues, Etat*. Paris : La Découverte.

YOUNG, Alford A., Jr. 2003. "Introduction: The Contribution of William Julius Wilson", 983-987, *Ethnic and Racial Studies* 26.6, November 2003.

NOTES

1. Le terme « race » est communément admis aujourd'hui comme une construction sociale qui n'a aucun fondement scientifique. Il a toutefois une utilité pour l'analyse puisqu'il continue de faire partie des critères employés pour définir les actions et positions d'individus et de groupes dans la société américaine. Ainsi, pour plus de commodité, les guillemets ne seront pas employés dans les lignes qui suivent. Wilson lui-même explicite comme suit son usage de la notion de race : « I use the concept of race in a generic sense, incorporating the concepts of ethnic group and ethnicity ». Pour lui, ce vocable représente : « a generic social construct that captures group-perceived differences on a range of social and cultural variables » (Wilson, 1999 : 8-9).

2. Voir par exemple « De l'exclusion à la reconnaissance : écrire l'histoire africaine-américaine après les années soixante » *in* Hélène Le Dantec-Lowry & Arlette Frund, 2003 ou bien *Le discours sur les familles noires aux Etats-Unis*, 2009.

3. Le terme français « libéral » a une connotation économique bien définie dans le débat politique, économique et scientifique actuel et ne correspond aucunement au vocable « *liberal* » en anglais, ce dernier faisant référence à une tradition politique et savante bien particulière. Je garderai donc le terme en anglais.

4. Pour cet article, j'utilise en fait l'édition de 1980 pour laquelle Wilson ajouta un épilogue fort utile intitulé « Race, Class, and Public Policy » dans lequel le sociologue réfléchit aux enjeux de la politique sociale envers les Noirs et ajouta des réflexions très intéressantes concernant la réception de son ouvrage précédent dès sa parution en 1978.

5. Des extraits du Rapport Moynihan intitulé *The Case for National Action : The Negro Family* furent en effet rapidement reproduits dans la presse et abondamment commentés par des militants noirs et par des politiciens de tous horizons puis, très vite, par des chercheurs divers. Pour une description plus poussée de cet événement, voir Rainwater & Yancey, 1967 et Le Dantec-Lowry, 2007.

6. Les citations dans le corps du texte ont été traduites par mes soins et les éventuelles erreurs sont donc de mon fait. Les citations plus longues, présentées avec un alinéa, ont été laissées en anglais.

7. Oscar Lewis avait entrepris des enquêtes de terrain auprès de familles mexicaines dans leur pays d'origine puis parmi des immigrants portoricains aux Etats-Unis (1961 ; 1966). Il y mettait en avant la transmission d'une sous-culture qui se perpétuait dans les populations pauvres.

8. Voir la note 12 en page 192 dans *The Truly Disadvantaged* dans laquelle Wilson fait référence entre autres à Joyce Ladner, Nathan Hare ou Robert Staples.

9. Voir ici l'ouvrage pionnier de Bart Landry, *The New Black Middle Class* (1987)

10. L'article de Venkatesh fait partie d'un numéro de *Ethnic and Racial Studies* de novembre 2003 intitulé *Scholarship on Race and Urban Poverty : Extending the Work of William Julius Wilson*. Les diverses contributions émanent d'anciens étudiants de Wilson qui réévaluent les thèses de ce dernier à l'aune de leur propre travail.

11. Sur l'Ecole de Chicago et son influence, voir Chapoulie (2001). Pour une analyse historiographique des écrits par Du Bois et Frazier et en histoire africaine-américaine en général, voir Ndiaye (1994).

12. Voir le livre de Guibert et Jumel sur *La socio-histoire* (2002). *The Declining Significance of Race* est tout à fait intéressant ici car Wilson y offre un panorama de l'histoire africaine-américaine, des rapports entre Noirs et Blancs et des politiques diverses envers les premiers depuis l'esclavage jusqu'au dernier quart du vingtième siècle. Cette mise en contexte qui montre l'évolution de ces paramètres donne un poids certain aux arguments du sociologue.

13. Pour une genèse du terme *underclass* et de ses utilisations, voir Wacquant, 1996.

14. Voir par exemple Auletta (1982) ou Lemann (1986) qui proposent des explications différenciées mais qui portent finalement tous deux des jugements moraux sur les conduites des membres de l'*underclass* noire.

15. Ce discours du 12 août 1990 était intitulé « Social Theory and Public Agenda Research : the Challenge of Studying Inner-City Social Disclocations ».

16. L'étude de Shirley Geiger est intéressante ici car l'auteur y examine tour à tour ces facteurs et montre, par exemple, l'absence réelle de politique en faveur des logements publics et la complexité de l'accès à l'habitat social aux Etats-Unis ou encore les loyers élevés dans les quartiers noirs qui expliquent en partie la pauvreté des mères célibataires (Geiger, 1995).

17. Incidemment, les définitions mêmes de la famille par l'Etat sont au cœur du débat. Les injonctions officielles doivent être mises en parallèle avec les stratégies individuelles et collectives et la latitude pour certains de redéfinir la parenté selon leurs besoins ou circonstances. Le poids de la législation, des codes de classe, de caste ne peut être ignoré. La position familialiste de l'Etat oriente les politiques diverses sur la famille, l'éducation, la santé, le logement, etc. et elle s'accommode mal de définitions de la parenté trop divergentes. Les chercheurs ont aussi parfois tendance à adopter les définitions officielles sans toujours s'interroger sur leurs « conditions de construction et de perpétuation » (Lenoir, 2003 : 17).

18. Heureusement, un nombre croissant d'études utilisent l'analyse de populations diversifiées. Voir par exemple Gregory (1998), Kelley (1996) et, plus récemment, Douzet (2007) et Kurashige (2008).

AUTEUR

HÉLÈNE LE DANTEC-LOWRY

Hélène Le Dantec-Lowry est professeure de civilisation américaine à l'Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3. Elle est spécialiste d'histoire africaine-américaine -- elle s'intéresse notamment aux familles noires -- et d'histoire des femmes et du genre aux Etats-Unis. Elle a co-dirigé plusieurs ouvrages dont *Incidences de l'événement: enjeux et résonances du mouvement pour les droits civiques* avec Claudine Raynaud (CRAFT n°5, 2007) et *Michel in the Diasporic Imagination. Homage to Michel Fabre* avec Anne-Marie Paquet-Deyris (*Transatlantica*, 2009). Elle est également l'auteure de *Le discours sur la famille noire aux Etats-Unis* (à paraître chez CNRS Editions, automne 2009). Hélène Le Dantec-Lowry est membre fondateur du Centre d'études Afro-américaines et diasporiques (CEAAD) et de l'équipe CREW de l'Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3.